

AU BONHEUR DE LA RUE DES RIGOLES

Ils sont mille sept cents
petits entrepreneurs à
se croiser tous les jours,
ou presque, dans la même
société de domiciliation,
la moins chère et la plus
grande de Paris. François,
le patron, connaît
sur le bout des doigts
son petit monde.

Par Hannelore Cayre

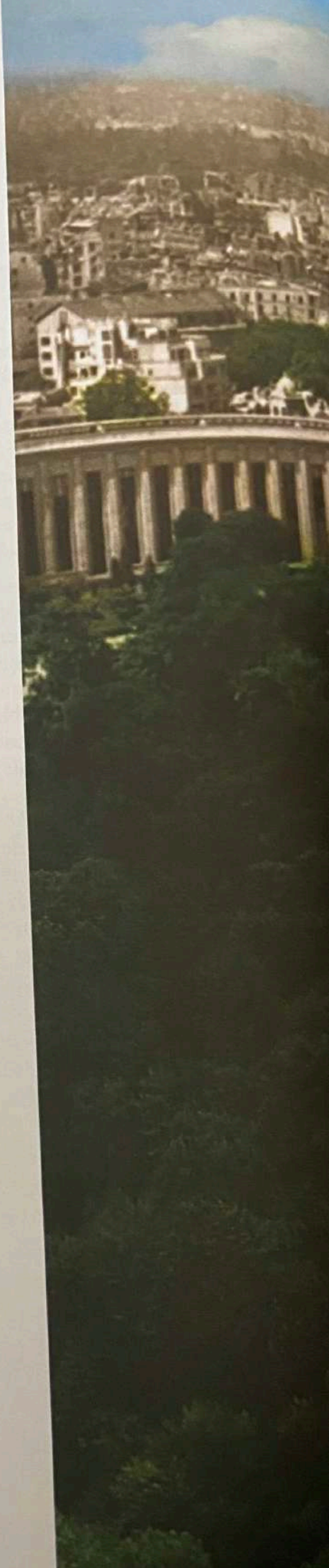
PARU DANS LE NUMÉRO 8 - 2009



On pourrait n'y voir qu'un rez-de-chaussée, plutôt un couloir, de ceux qu'on imagine mener à des lieux de meurtres, comme sur ces photos que les jurés de cour d'assises se passent de main en main. On croirait même s'être trompé d'endroit, qu'il s'agit d'un local administratif désaffecté, d'un bureau de la Sécurité sociale qui aurait fermé voilà dix ans, d'une ANPE...

Nous sommes au 26 rue des Rigoles dans le 20^e arrondissement de Paris, au siège de Service Plus, la société de domiciliation la moins chère de France. Et sans doute la plus importante avec ses mille sept cents entreprises domiciliées à la même adresse.

ILLUSTRATIONS : PLONK & REPLONK



les Maliens pour surveiller les boutiques parisiennes. Quant au nettoyage de bureaux, les Roumaines et les Bulgares sont en train de confisquer le secteur aux Africaines qui, elles aussi, étaient salariées et commençaient à se syndiquer.»

Il y a à Service Plus quelque chose que les clients ne trouvent pas ailleurs : une énergie, ou plus exactement un chaos vif et nourricier dont François serait l'âme. Bateleur, il favorise l'échange de savoirs et de bons plans qui préserve des galères et des pièges de l'isolement. Autour d'un café ou d'un kebab livré par un client – l'équivalent d'un « forum » d'entrepreneurs organisé par l'Adie –, on se parle, on discute, on se tuyaute.

LE VICTOR SCHÛELCHER DES COLONIES DU DEDANS

Une dame bulgare entre timidement. François l'invite à s'installer. L'assemblée libère spontanément les places du premier cercle. Du fauteuil colonial espagnol à la chaise de jardin en PVC, la dame hésite avant d'oser le siège aux allures de trône. Elle s'assied. Et garde, serré contre elle, un sac Leader Price qu'on devine bourré de sauf-conduits aussi précieux que difficiles à obtenir. Elle est venue pour que François l'aide à constituer sa société de nettoyage. Elle est en confiance, l'adresse lui a été recommandée par une autre dame bulgare, gérante d'une autre société de nettoyage domiciliée à Service Plus.

François l'écoute. Patiemment. Puis, comme toujours, la met en garde contre les pièges de la sous-traitance qui foudroie les jeunes et faibles sociétés. Mais non, la dame est sûre. Cela ne lui arrivera pas. Elle connaît son donneur d'ordre, elle sait qu'il ne lui fera aucun coup tordu. De guerre lasse, le patron de Service Plus soupire. Puis, comme pour tempérer la rudesse de son avenir, il énumère d'une voix douce la liste de documents nécessaires à son nouveau statut.

Mais voilà que Dieudonné, un pasteur recyclé dans le bâtiment, pointe la tête. Spécialisé dans le montage et démontage d'échafaudages, Dieudonné est passé à Service Plus pour savoir comment, lui qui n'a pas les moyens de prendre un comptable, il pourrait établir les fiches de paie de son personnel. La dame bulgare intervient. Elle connaît un Chinois qui les facture 10 euros pièce : ils échangent des numéros de téléphone.

Un pasteur congolais, une dame bulgare et un comptable chinois qui font affaire : même dans un sermon de *La Bonne Semence*, on n'aurait pas osé.

À ses débuts, la société Service Plus a été rapidement perçue avec circonspection par les pouvoirs publics. La Babel du 20^e et le désintéressement de son patron intriguaient, l'administration se perdait en suppositions.

Les uns prenaient le 26 rue des Rigoles pour une espèce de zone d'autonomie, une enclave de clandestins où le droit du travail et le droit des étrangers s'appliqueraient à la va-comme-je-te-pousse.

D'autres, alertés par le grand nombre de sociétés éphémères domiciliées à cette adresse, prêtèrent à François un rôle machiavélique de grand ordonnateur du désordre et se mirent à le voir comme le gourou d'une secte d'entrepreneurs qui feraient exprès de faire faillite pour planter d'un seul tenant l'Urssaf et le Trésor public.

Les plus indulgents virent dans son engagement une espèce d'anarchisme tropical : un Victor Schœlcher des colonies du dedans.

La police judiciaire fut la première à pointer son nez. « *Les inspecteurs ont déboulé comme pour une perquisition de stupés, sans dire bonjour* », raconte François. Personne ne sort... Personne ne bouge... Pour chercher quoi?... Mystère. Au fur et à mesure qu'ils fouillaient chaque dossier, épluchaient chaque domiciliation, leur impétuosité retomba, comme engluée dans la tonne de Kbis et autres PV d'assemblée de gens aux noms imprononçables. Les inspecteurs partirent comme ils étaient venus, sans rien trouver. Rien, sauf peut-être beaucoup de pauvreté, d'audace et un immense espoir pour des jours meilleurs.

Puis, ce fut le tour de l'inspection du travail. On accusa François d'obstruction, de dissimulation de comptes, de renseignements... On ne savait pas trop, mais ça sentait le travail au noir, la banqueroute, la mise en relation de... de gens.

**Autour d'un café
ou d'un kebab livré par
un client – l'équivalent
d'un « forum »
d'entrepreneurs –,
on se parle, on discute,
on se tuyaute.**

Dans un français des quartiers parfaitement incompréhensible, Dia, à peine majeur, explique qu'il veut domicilier sa société de vente sur Internet. Il est venu avec deux billets de 50 euros, mais demande à payer en dix fois. François se marre. Il n'y a pas à dire, le petit a le sens des affaires.

Malgré tous les bâtons qu'on leur met dans les roues, ils finissent par avoir un logement, la Sécu, une mutuelle, des enfants à la fac, des boîtes qui marchent... Je ne suis pas sûr que les Gaulois qui partent d'ici d'un air gêné arriveraient à en faire autant.»

Un petit jeune s'est glissé dans le bureau. Il s'appelle Dia, est à peine majeur. Dans un français des quartiers parfaitement incompréhensible, il explique qu'il veut domicilier chez François sa société de vente sur Internet. Il est venu avec deux billets de 50 euros, mais demande à payer en dix fois. François se marre. Il n'y a pas à dire, le petit a le sens des affaires.

« TANT QUE SERONT LES SEMAILLES ET LES MOISSONS... »

Dieudonné aussi raconte : déjà pasteur de l'église du Saint-Esprit au Zaïre, il fuit en 1993 le régime de Mobutu par Pointe-Noire, au Congo-Brazzaville, où il embarque dans un vraquier à destination du Portugal. Là, il obtient l'asile politique. Quinze jours après, il est place Stalingrad à Paris. Il a zéro euro en poche, il trouve pourtant à se loger dès la première nuit chez un marchand de sommeil. Il fera toutes sortes de boulots avant de monter sa première boîte d'échafaudage, en 2006. Aujourd'hui, c'est un patron prospère avec plusieurs ouvriers. Le week-end, il évangélise à Épinay-sur-Orge... ses ouvriers, qui forment le socle de son église.

Jafari, Roumain d'origine irakienne, vient déposer les statuts d'une société d'import-export. En 1980, Saddam Hussein déclare la guerre à l'Iran et Jafari émigre comme on fuit. Il part monter un commerce en Arabie Saoudite et y reste huit ans.

Les affaires marchent bien ; pourtant il rêve d'ailleurs. Quelle affiche de voyage racoleuse, quel récit emphatique a bien pu faire miroiter à ses yeux un pays comme la Roumanie ? On se le demande.


« J'ai toujours entendu dire en Irak que la Roumanie c'était l'eldorado, plein de Syriens et de Jordaniens millionnaires. Alors, quand Ceausescu est mort, en 1989, j'ai immédiatement vendu mon commerce et je suis parti pour Bucarest. » Le Roumain qui lui sert de traducteur rit aux larmes. On le comprend : lui a passé cinq ans comme clandestin en France à se faire régulièrement reconduire à la frontière.

En Roumanie, Jafari obtient un visa de travail, puis la nationalité. Il s'installe comme commerçant, se marie et a des enfants. Mais voilà que la Roumanie entre, en 2007, dans l'Union européenne. Des perspectives nouvelles s'ouvrent à lui. Alors, pourquoi la France ? « Parce que, finalement, c'est beaucoup plus arabe ici qu'en Roumanie. » Cette fois, c'est tout le salon qui rit aux éclats.

Un homme discret entre pour prendre son courrier. Il s'appelle Sheik et vient du Pakistan. Il a l'élégance de l'homme d'affaires. Une oreillette Bluetooth dernier cri émerge de son oreille et montre qu'il est toujours sur la brèche. À 22 ans, il est parti pour Hongkong, encore dans le Commonwealth, puis, lorsqu'il a eu des papiers anglais, il a pris la direction du Japon où il a vécu dix ans. Lorsqu'il s'aperçoit que tout le monde l'écoute, il esquisse un au revoir de la main et s'éclipse sans qu'on en apprenne plus.

L'almanach de *La Bonne Semence* brandi en direction de l'homme discret qui se dérobe, François se met à gronder comme un prédicateur : « Soyez toujours prêts à répondre à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous avec crainte. Désormais, tant que seront les semailles et les moissons, le jour et la nuit ne cesseront pas. »

Le soir, au 26 rue des Rigoles, la musique de paquebot qui berce l'ambiance paraît bien moins incongrue. En fermant les yeux, on entend presque les toucans. Dehors, Ali, garé en double file, attend le patron de Service Plus. Il a débarrassé le siège du passager de ses caisses de shampoings pour faire une place. Ce soir, c'est à son tour de ramener François auprès de sa femme et de son fils. Que le destin leur ait ou non souri, tous se montrent obstinément fidèles à François. Dans son bureau, ils le couvent du regard, l'appellent « Tonton » ou « Papa ».

On dit que chacun puise sa force dans celui qu'il protège. Il doit être fort, cet homme. 

Dans un français des quartiers parfaitement incompréhensible, Dia, à peine majeur, explique qu'il veut domicilier sa société de vente sur Internet. Il est venu avec deux billets de 50 euros, mais demande à payer en dix fois. François se marre. Il n'y a pas à dire, le petit a le sens des affaires.

Malgré tous les bâtons qu'on leur met dans les roues, ils finissent par avoir un logement, la Sécu, une mutuelle, des enfants à la fac, des boîtes qui marchent... Je ne suis pas sûr que les Gaulois qui partent d'ici d'un air gêné arriveraient à en faire autant.»

Un petit jeune s'est glissé dans le bureau. Il s'appelle Dia, est à peine majeur. Dans un français des quartiers parfaitement incompréhensible, il explique qu'il veut domicilier chez François sa société de vente sur Internet. Il est venu avec deux billets de 50 euros, mais demande à payer en dix fois. François se marre. Il n'y a pas à dire, le petit a le sens des affaires.

« TANT QUE SERONT LES SEMAILLES ET LES MOISSONS... »

Dieudonné aussi raconte: déjà pasteur de l'église du Saint-Esprit au Zaïre, il fuit en 1993 le régime de Mobutu par Pointe-Noire, au Congo-Brazzaville, où il embarque dans un vraquier à destination du Portugal. Là, il obtient l'asile politique. Quinze jours après, il est place Stalingrad à Paris. Il a zéro euro en poche, il trouve pourtant à se loger dès la première nuit chez un marchand de sommeil. Il fera toutes sortes de boulots avant de monter sa première boîte d'échafaudage, en 2006. Aujourd'hui, c'est un patron prospère avec plusieurs ouvriers. Le week-end, il évangélise à Épinay-sur-Orge... ses ouvriers, qui forment le socle de son église.

Jafari, Roumain d'origine irakienne, vient déposer les statuts d'une société d'import-export. En 1980, Saddam Hussein déclare la guerre à l'Iran et Jafari émigre comme on fuit. Il part monter un commerce en Arabie Saoudite et y reste huit ans.

Les affaires marchent bien; pourtant il rêve d'aileurs. Quelle affiche de voyage racoleuse, quel récit emphatique a bien pu faire miroiter à ses yeux un pays comme la Roumanie? On se le demande.

« J'ai toujours entendu dire en Irak que la Roumanie c'était l'eldorado, plein de Syriens et de Jordaniens millionnaires. Alors, quand Ceausescu est mort, en 1989, j'ai immédiatement vendu mon commerce et je suis parti pour Bucarest. » Le Roumain qui lui sert de traducteur rit aux larmes. On le comprend: lui a passé cinq ans comme clandestin en France à se faire régulièrement reconduire à la frontière.

En Roumanie, Jafari obtient un visa de travail, puis la nationalité. Il s'installe comme commerçant, se marie et a des enfants. Mais voilà que la Roumanie entre, en 2007, dans l'Union européenne. Des perspectives nouvelles s'ouvrent à lui. Alors, pourquoi la France? « Parce que, finalement, c'est beaucoup plus arabe ici qu'en Roumanie. » Cette fois, c'est tout le salon qui rit aux éclats.

Un homme discret entre pour prendre son courrier. Il s'appelle Sheik et vient du Pakistan. Il a l'élégance de l'homme d'affaires. Une oreillette Bluetooth dernier cri émerge de son oreille et montre qu'il est toujours sur la brèche. À 22 ans, il est parti pour Hongkong, encore dans le Commonwealth, puis, lorsqu'il a eu des papiers anglais, il a pris la direction du Japon où il a vécu dix ans. Lorsqu'il s'aperçoit que tout le monde l'écoute, il esquisse un au revoir de la main et s'éclipse sans qu'on en apprenne plus.

L'almanach de *La Bonne Semence* brandi en direction de l'homme discret qui se dérobe, François se met à gronder comme un prédicateur: « Soyez toujours prêts à répondre à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous avec crainte. Désormais, tant que seront les semailles et les moissons, le jour et la nuit ne cesseront pas. »

Le soir, au 26 rue des Rigoles, la musique de paquebot qui berce l'ambiance paraît bien moins incongrue. En fermant les yeux, on entend presque les toucans. Dehors, Ali, garé en double file, attend le patron de Service Plus. Il a débarrassé le siège du passager de ses caisses de shampoings pour faire une place. Ce soir, c'est à son tour de ramener François auprès de sa femme et de son fils. Que le destin leur ait ou non souri, tous se montrent obstinément fidèles à François. Dans son bureau, ils le couvent du regard, l'appellent « Tonton » ou « Papa ».

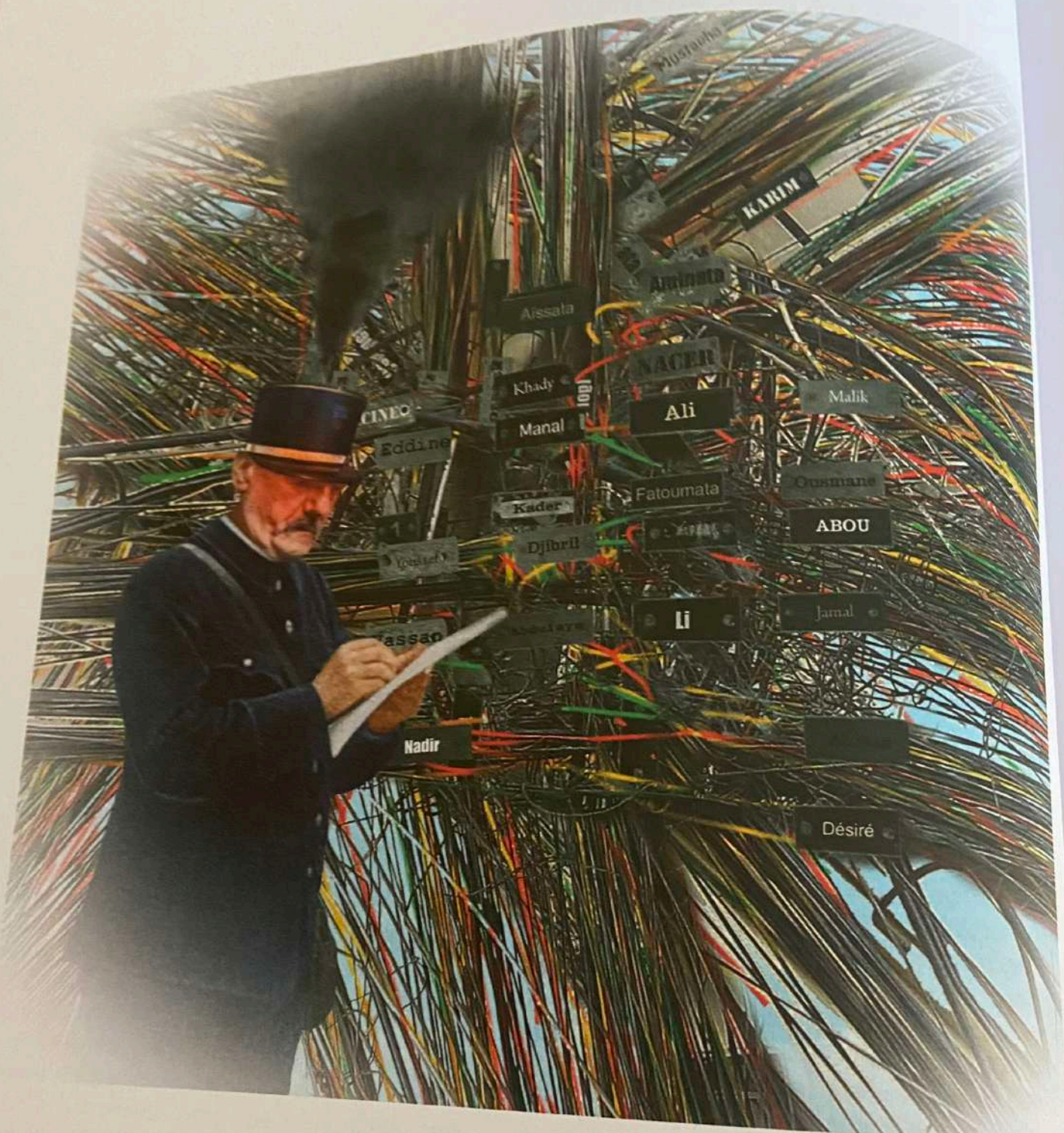
On dit que chacun puise sa force dans celui qu'il protège. Il doit être fort, cet homme. ☞



Après quinze ans d'exercice, François est capable de dresser une carte ethnique des spécialisations professionnelles, particulièrement dans la sous-traitance où le travail s'obtient par le bouche-à-oreille.

Pour le bâtiment, s'il s'agit de poser du carrelage, de gâcher du plâtre ou de poser des faux plafonds et des cloisons, le Polonais excelle, talonné par le Roumain et l'ex-Yougoslave. Le montage et le démontage des échafaudages sont chasse gardée du Congolais et de l'Angolais. Pour le flochage, c'est le Pakistanais qui s'y colle. Le marteau-piqueur est laissé au Cap-Verdien.

« Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les Arabes, je n'en ai presque pas dans le bâtiment. Ils sont salariés et, ce qui n'arrange personne, syndiqués. Comme ils sont les plus anciens du secteur et les plus qualifiés, on les emploie encore pour le gros œuvre. Mais c'est en train de changer. Même dans le ferrage et les fondations, les vieux partent à la retraite et ne sont pas remplacés, laissant le boulot à des milliers de petites boîtes qui se livrent une concurrence telle qu'elles sont obligées de rogner sur tout. Avec ce que je vois ici, je ne conseille à personne d'habiter un immeuble construit au XXI^e siècle. Pour ce qui est du gardiennage, on peut vraiment dire que Dieu a créé



Le monsieur a tapé les mots « société de domici-
 ation » sur Google et comparé les prix. 42,54 euros
 par mois... Service Plus, 100 euros par an : il n'y a
 certainement pas moins cher. Et le voilà qui s'engage
 avec méfiance dans le couloir sombre du 26 rue
 Rigoles...

« Ça n'est pas comme ça qu'il se l'était représenté,
 rêve entrepreneurial, à patienter avec des Noirs et
 Arabes dans ma salle d'attente, s'amuse François.
 Chaque fois, c'est le même film. Il me demande si
 bien là Service Plus. "Mais bien sûr, monsieur,
 tout ce que je peux faire pour vous ?" Le type est
 à l'aise et regarde un peu paniqué mes statuette
 fines. "Auriez-vous une plaquette af

en parlions avec mes associés ?", fait-il pour se donner
 une contenance. Non, je réponds. À quoi ça me servi-
 rait une plaquette, la quasi-totalité de mes clients ne
 lisent pas le français ? J'ai beau sourire, exposer ce
 qu'on fait ici, donner mes tarifs, rien n'y fait. Il finit
 par prendre congé avec un air de comme s'il nous
 remerciait de l'avoir laissé partir vivant. Quand il
 ressort du 26, il fait une telle tête qu'on dirait qu'il a
 failli se noyer. Évidemment, on ne le revoit jamais. »

François s'énerve : « Ici, pourtant, il n'y a pas un
 seul "loser". Tous ces gens sont arrivés en France
 par des moyens dont on s'attend à ce qu'ils aient fait

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



ENTRÉE
SERVICE

ENTRÉE DE SECOURS

10

